

Souvenirs d'Hippias

3 juin 2016

Hippias parle de son père à son interlocuteur. « Hippias », c'était pour exorciser la jeunesse parisienne de mon père. C'était pour exorciser Paris. Le ton d'Hippias est très affirmatif, même s'il évite de croiser le regard de son interlocuteur. Ma soeur n'a pas eu cette chance. Photine, c'est la lumière qui chasse enfin les ténèbres refermées par mon intercession et devant lesquelles je dois monter la garde sans avoir le droit de m'en éloigner jamais. Entretemps mon père avait trouvé Dieu grâce aux icônes de ma mère. Un instant Hippias regarde son interlocuteur dans les yeux puis à nouveau il esquive. À force d'être malaxé dans tous les sens le sachet de sucre en bâton finit par crever entre ses doigts. Mon père ne fit pas d'études mais à Paris il fréquenta les étudiants dans les cafés. Il commença à travailler à quatorze ans. Il faisait la petite main dans des études de notaires et des cabinets d'avocats. Les petites mains étaient beaucoup de choses alors. Oui, merci. Hippias ne porte pas tout de suite à ses lèvres la cigarette offerte par son interlocuteur. Il la fait jouer entre son index et son majeur comme pour se donner le temps de voir s'il ne pourrait pas en faire autre chose que l'allumer. « Hippias », c'est le nom d'un sophiste de Platon qui prétend pouvoir tout faire par lui-même. Cette cigarette, il ne l'aurait pas achetée, il l'aurait lui-même roulée. « Hippias », c'est mon père autodidacte, qui à Paris apprend des livres et des étudiants, qui lit ou qui écoute dans les cafés tout le temps qu'il ne travaille pas, qui a l'ambition de pouvoir un jour tout savoir comme les livres et les étudiants. Qui cherche quelque chose sans savoir quoi. Vous avez du feu ? La première bouffée est la meilleure. C'est celle qui monte directement à la tête et fait tressaillir le corps. Un très bref mais violent tremblement saisit Hippias auquel sa cigarette échappe presque. Les sciences, les religions, les philosophies, tout y passa, il écouta tout, dévora tout. Mais il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Un été il partit en Grèce avec un groupe d'étudiants qui, sans le compter comme l'un des leurs, voulurent bien le tolérer deux mois durant parmi eux pour payer l'essence. Ce n'est pas moi qui parle ici. Tout ce que je vous raconte sur mon père, c'est lui-même qui me l'a raconté, cent fois, mille fois, même quand je ne lui demandais rien, même quand la seule chose que je voulais c'était sortir pour aller jouer dans les rues de Thessalonique qui partaient de l'atelier de ma mère mais y ramenaient rarement et toujours le soir, pour aller sur le port voir les bateaux élevés et abaissés par la mer, pour chasser de mes narines les odeurs de peinture et d'huile qui remplissaient l'atelier de ma mère. Pour ne plus entendre les histoires de mon père. Mon père

m'a si souvent raconté l'histoire de sa vie que je suis désormais incapable de la raconter autrement qu'en la récitant. C'est comme un évangile qu'il m'aurait inculqué. À la fin de l'été mon père céda à un jeune étudiant grec qui rêvait de Paris sa place retour dans le petit bus. Il avait entretemps rencontré ma mère dans la petite chambre de laquelle à Athènes il s'installa. Ma mère naquit à Limoges où elle resta jusqu'au baccalauréat puis, après une année à l'École des beaux-arts de Paris, le lendemain de son dernier examen elle prit un vol aller sans retour pour étudier l'histoire de l'art à Athènes. La cigarette qu'Hippias retrouve entre le majeur et l'index est presque entièrement consumée. Il écrase ce qui reste dans le cendrier, son mégot est tordu comme le tronc d'un olivier alors que celui de son interlocuteur a ses lignes intactes. Ma mère est née croyante. C'est avec elle que mon père découvrit que ce qu'il cherchait depuis des années, c'était Dieu. Elle le convertit sans peine à la religion grecque orthodoxe à laquelle elle s'était elle-même convertie peu de temps après son arrivée à Athènes. Je peux faire tous les efforts que je veux, les souvenirs d'enfance que j'ai de ma mère et de mon père c'est dans l'atelier de ma mère perché au-dessus du port de Thessalonique, elle près de la fenêtre penchée avec ses pinceaux au-dessus d'une icône fortement éclairée et de l'autre côté, sur une sorte d'estrade, mon père assis à son bureau, pendant des heures plongé dans des livres de théologie. Ma mère ne fait aucun bruit, seulement le cliquetis de ses pinceaux. J'entends mon père respirer, tourner les pages de ses livres, commencer à écrire quelque chose sur un nouveau cahier avant de s'interrompre, sans doute au milieu d'une phrase, pour se replonger dans un autre livre. Il fait des efforts terribles pour tenir en place sur son fauteuil rehaussé de deux ou trois coussins. Il n'a aucune patience, tout le contraire de ma mère. Et pourtant, très péniblement, il arrive à poursuivre ses études. Je fais mes devoirs sur une toute petite table près de la porte de l'atelier, laquelle donne directement sur la rue et qui est presque toujours entrouverte pour faire entrer un peu d'air. Je fais attention au moindre bruit dehors, au moindre mouvement devant la porte. À cause du silence qui règne dans l'atelier, tout ce qui se passe dehors prend pour moi des proportions énormes. Hippias avale rapidement son expresso froid auquel il n'a pas encore touché et joint la sienne à la nouvelle commande de son interlocuteur. La même chose. Ce qui m'a sauvé à Thessalonique, c'est le brouillard. C'est lui que je guettais par la porte entrouverte de l'atelier, c'est lui que, penché au-dessus de mes cahiers, je voyais sortir du port, s'engouffrer dans les rues, les remplir peu à peu, les remonter, jusqu'à venir me chercher sur la petite marche de la porte de l'atelier. L'hiver il venait tôt, en début d'après-midi parfois. L'été il lui arrivait d'attendre le soir pour déferler. Mais toujours il finissait par arriver. Lorsque j'y entrais, plus rien ni personne ne pouvait avoir de prise sur moi. Je pouvais faire ce que je voulais, aller où je voulais. C'était comme si soudain tous mes pouvoirs étaient démultipliés. Ma soeur n'a pas eu la même relation avec Thessalonique. Peut-être parce que mes parents finirent par se rendre compte que je n'apprenais rien ici, que je me contentais d'errer avec les gamins du quartier, ils la confièrent à une soeur de mon père afin qu'elle la scolarisât en France. Photine partit donc. Hippias, lui, resta. C'est un assez bon résumé de la situation. Hippias connaît le pouvoir de son petit sourire et c'est peut-être pour

en mesurer l'effet sur son interlocuteur qu'il s'attarde un instant sur le visage de celui-ci. Lequel finit par sourire à son tour, mais pas avant d'avoir un peu écarquillé les yeux comme pour montrer un semblant de compassion à laquelle Hippias ne s'attendait pas. Vous vous dites qu'on a oublié le petit garçon dans son brouillard de Thessalonique ? Ma soeur, la divine et sévère Photine von Bar, l'épouse du germanissime Theodor-Maximilian von Bar, pourrait vous donner raison. Et à quoi de plus sublime qu'une raison octroyée par Photine von Bar un mortel pourrait-il prétendre ? L'interlocuteur d'Hippias, auquel le nom von Bar, s'il est un lecteur même superficiel de la presse allemande ou de la presse économique européenne, ne peut pas être totalement inconnu, en reprenant une position un peu plus droite sur son siège acquiesce respectueusement.